

L'empreinte la plus profonde

Ce sont les livres que l'on a lus enfant qui laissent dans le cœur l'empreinte la plus profonde, avait coutume de dire Graham Greene.

C'est étrange, on les évoque rarement.

Je me souviens, comme si c'était hier, de pages de Peter Pan lues clandestinement dans le couloir sombre et coudé de l'appartement de mes grands-parents. Je vois sa fiancée, Maimie Mannering, endormie dans les jardins de Kensington. Et mon cœur se serre, car je crois qu'elle est morte.

J'entends distinctement le traineau de la Reine des Neiges, le bruit du morceau de miroir magique qui pénètre l'œil du petit Kay. Et je tremble, car je comprends qu'il vient de perdre son humanité, le sens du bien et du mal. Je ne suis jamais descendue du dos d'Akka, l'oie sauvage héroïne de Selma Lagerlöf.

J'entends les voix des pauvres gens de Dalécarlie, leurs plaintes, leur misère, leurs disputes. Et soudain, je comprends le monde.

Je me souviens de pages entières de Joseph Balsamo, alchimiste, médecin, aventurier, connu aussi sous le nom de comte de Cagliostro, infernal comploteur dans l'affaire du Collier de la reine qui d'ailleurs le perdit. Je sais le bruit des vagues sur les rochers de l'Ile Mystérieuse. J'ai tant rêvé du Rayon Vert que j'ai fini par le voir. Ainsi en va-t-il des livres qui nous façonnent, sans faire de bruit.

J'ai longtemps pensé qu'il existait quelque part un livre géant, une sorte de pays. Les livres sont des pays, des maisons, des abris, et des boucliers, petits objets parallélépipédiques en forme de porte et de toit. Dans ce livre géant étaient rassemblées tous les histoires. Celle de Cyrano de Bergerac et celle de Don Quichotte de la Mancha, celle de la belle Portia et d'Helen Keller, la jeune fille aveugle sourde et muette qui n'accepta pas son destin. Celles de Franny et Zoey Glass, porte-paroles angoissés et poétiques du frère aîné absolu des écrivains modernes. Il y aurait Fantômette, mascotte révoltée, flirtant avec

Aramis l'énigmatique. Numa Pompilius qui aimait plus que tout la justice. Et tant d'autres, et tant d'autres. C'est ridicule ? Légèrement. Comme le sont toutes les passions.

J'ai toujours couru de livre en livre, sans souci de bienséance, ni de la difficulté. Après quoi, je ne sais, car on ne le sait jamais.

Oh, tell me the truth about love! disait, je crois, Wystan Auden. C'est la devise secrète de tous les chercheurs de livres.

La réponse : Un mélange spécial de drôlerie, de bagarre, d'insolence et de fantaisie. Ce que J.D. Salinger a nommé un jour l'humour mystique. Salinger, capable d'offrir un livre comme un enfant offre un haricot refroidi : avec gravité, avec amour, en haine de l'esprit de sérieux, et de toute efficacité fabricante.

Car le but n'est rien, c'est le chemin qui importe. Le génie souffle où il veut, ainsi que le savent les inventeurs de cette exposition.

Comme Marcel Proust, Virginia Woolf et Valéry Larbaud l'ont écrit si souvent, la lecture est une activité dangereuse. Pernicieuse. Et persécutée comme telle. Surtout quand les livres

sont destinés aux enfants. On tenta toujours de la canaliser. Longtemps ce fut par les voies de la répression simple. Aujourd'hui, cette police a le visage des têtes de gondoles.

Mais les lecteurs passionnés sont des idéalistes et des idiots qui croient à la chose imprimée, à la vertu récompensée, à la puissance des mots, à la persévérance poétique, à la sagesse des brahmanes, à la transmission par le Livre : l'art de conter révèle le sens, sans commettre l'erreur de le définir disait Hannah Arendt, et c'est ce qu'ils pensent. Ils croient à la victoire de David contre Goliath,- ce qui est légitime- et à l'intrication du monde magique et du monde réel. Ce qui l'est aussi, selon moi. Que celui n'a pas cherché le souterrain décrit par Enid Blyton dans le Club des Cinq, ou à ouvrir l'armoire qui mène à l'autre monde, comme dans Narnia, me jette la première pierre. Qui lit se sent élu. Et digne de l'être. Le sentiment le plus humain.

J'ai été une enfant snob. Elevée dans le culte de Lewis Carroll, j'aimais mieux lire *De l'autre côté du miroir*, ou *La logique sans peine* qu'*Alice au pays des merveilles*. Je ne chantais les mérites que des livres mineurs. Je préférais les livres

obscur, les écrivains inconnus, les titres oubliés. Les auteurs de science-fiction méprisés. Les humoristes marginaux. Et si on les redécouvrait, je me détournais, agacée.

J'étais partagée entre mon goût du partage précisément, et une voix qui murmurait que les livres préférés ne se disent pas à tout le monde. Je lisais Winnie the Pooh en anglais. Je me passionnais pour le Kalevala. Pour un- très beau- roman disparu de Rabindranath Tagore, *Où bondissent les gazelles*.

J'ai changé, je crois.

Je suis devenue plus simple. J'ai su comme la démocratie était menacée dans le domaine des livres, la démocratie du savoir et du goût, les plus difficiles peut-être à défendre, car l'écart tend à se creuser sans cesse entre ceux qui écrivent, et ceux qui ne lisent pas, n'apprennent pas à lire vraiment. Le commun des lecteurs.

J'ai changé le jour où j'ai observé que rien ne me bouleversait davantage que la lecture de Yentl d'Isaac Bashevis Singer. J'ai changé le jour où j'ai constaté que je tremblais de joie, en apprenant l'ouverture d'une école pour filles en Afghanistan ou la création d'une bibliothèque pour les enfants dans un village

d'Afrique. Les livres m'ont plusieurs fois sauvé la vie. Comment et pourquoi, c'est une autre histoire. Mais je suis loin d'être la seule. Nous en avons besoin autant que d'eau.

La littérature est un fleuve. A sa source, se trouvent les livres qui sont ici- et pour une fois- mis à l'honneur.

Geneviève Brisac